Entretien avec Michèle Cochet*

* Michèle Cochet est bibliothécaire, responsable de la médiathèque Jeunesse d'Orly (Val-de-Marne).

Françoise Ballanger : Comment les bibliothécaires se situent-ils par rapport à la critique de la littérature de jeunesse ? Dans quelle mesure y participent-ils ?

Michèle Cochet : Je crois que c'est à travers leur politique culturelle que les bibliothécaires affirment un esprit critique par rapport à la production. Derrière les choix qui émergent, il y a forcément une analyse et une approches critiques. C'est ce qui permet de décider de mettre en valeur tel ou tel écrivain, tel ou tel illustrateur, tel ou tel artiste. Cela n'apparaît peut-être pas en tant que tel mais pour moi ce qui témoigne aussi d'une activité critique ce sont les manifestations, les rencontres : ainsi parmi les auteurs de la Flandre et des Pays-Bas invités par le CNL au Salon du livre, nous avons choisi de faire découvrir à notre public Carll Cneut et Ted van Lieshout.

La notion de politique culturelle suppose aussi qu'au-delà des choix particuliers, il y ait en même temps une ligne directrice, des cheminements d'un artiste à l'autre. Ce n'est donc pas forcément un travail critique isolé sur une écriture ou une œuvre particulières mais c'est un ensemble de choix qui permettent à une population d'entrevoir quelle est la réflexion des bibliothécaires sur la production littéraire, artistique.

F.B. : Sur quoi vous appuyez-vous pour développer cette réflexion ?

M.C. : Le point de départ, essentiel, pour moi ce sont les œuvres. J'essaye de me les approprier, de les mettre en résonance avec d'autres œuvres de la littérature.

J'ai besoin d'outils théoriques, pour appuyer mes connaissances. L'intérêt c'est d'acquérir un bagage. Au bout du compte il y a tout ce qu'on a construit, forgé, par cette imprégnation des œuvres.

Je crois que le principal c'est la curiosité. J'aime par exemple, quand un livre, quand une image me font sortir de moi-même, et provoquent le besoin d'aller fouiller, d'approfondir. Par exemple chez Carll Cneut une des premières choses qui m'ont intéressée c'est son travail sur le cadrage. Il se trouve que ce cadrage me rappelle celui de Léopold Chauveau et tout ce qui est travail sur le hors-champ : une façon de construire un « manque à voir », de solliciter le regard, l'imagination. Puis le travail de l'espace, l'utilisation des matières, de la couleur, de la construction de l'image : par exemple dans *Lucien le chien* la cohérence entre le propos, l'image et la quête du chien pour trouver l'autre.

C'est ça qui me fascine, la manière dont un propos est en adéquation avec sa forme. C'est la même chose pour l'image que pour les textes.

F.B. : Ce travail s'exerce-t-il dans une collaboration, un échange, des projets communs avec d'autres partenaires ?

M.C. : Oui, nous participons avec une quarantaine de bibliothécaires à différents comités de lecture (bandes dessinées, fiction, livres d'images et documentaires) pour analyser la production mensuelle. Puis, sur la ville, nous faisons une sélection de ce qui nous semble être les 10 meilleurs titres

parus dans l'année pour le prix de littérature des collèges en collaboration avec des documentalistes de collège et une association. Cette collaboration est importante parce qu'elle permet de faire découvrir aux élèves de la 6e à la 3e des deux collèges de la ville la production annuelle et de la mettre en valeur. On présente les livres, en lisant des extraits, et les jeunes sont libres de les lire ou pas. Une fois qu'ils ont lu les livres, ils se réunissent en jury et les deux collèges échangent autour de leur lecture et décernent le prix.
Ce qui est important aussi dans cette collaboration, ce sont les échanges entre nous - bibliothécaires et documentalistes - pour choisir les livres à proposer aux jeunes.
C'est l'occasion de beaucoup discuter parce que nous n'avons pas la même approche. Dans les propositions des bibliothécaires il y a à mon avis une ouverture, une connaissance de la littérature - c'est au cœur même de notre métier ! – que les documentalistes n'ont pas de la même manière. Les bibliothécaires ont une pratique quotidienne d'analyse de la production, tandis que ce n'est qu'une petite partie du travail des documentalistes.

F.B. : Comment parvenez-vous à ce choix ?
M.C. : On essaye de travailler surtout sur la qualité littéraire, pas du tout sur des thématiques. Nous avons envie de proposer aux jeunes des genres littéraires différents et d'une année sur l'autre cela permet de voir les livres qui ont plus ou moins été en adéquation avec leur attente.
On sait très bien qu'il y a des livres que l'on a envie de faire découvrir et qui ne seront pas sélectionnés finalement comme prix par les jeunes. Par exemple une année, nous avions choisi Les Bylines[1]. Nous souhaitions, en accord avec les documentalistes, promouvoir ce genre-là, tout en sachant très bien qu'il ne ferait pas l'unanimité. Je connaissais plusieurs jeunes qui étaient des lecteurs et des auditeurs des contes : je savais qu'ils goûteraient la langue des Bylines et j'avais plaisir à leur lire les textes pour qu'ils en goûtent la musique et je trouvais que ce serait magnifique pour les 6e, 5e, non familiarisés avec les contes, d'avoir accès à cette langue.
Je me rappelle que mes collègues documentalistes trouvaient *Un Chat dans l'œil*[2], trop « littéraire », et moi j'étais persuadée que ce livre subtil, dont la construction nous embarque sur des chemins singuliers, trouverait des échos auprès des lecteurs. Finalement *Un Chat dans l'œil* a remporté le prix, à l'étonnement de mes collègues.

F.B. : Dans vos échanges quels sont les points d'accord ou de désaccord ?
M.C. : Pour certains livres nous devons aussi faire preuve de conviction face à un refus qui est une sorte d'autocensure : même si les livres ne sont pas étudiés en tant que « livres scolaires », on est dans l'institution scolaire et les documentalistes ont peur de la réaction des parents et citent des exemples comme celui de cet enseignant qui a été attaqué par l'éducation nationale parce qu'il avait donné à lire le livre d'Agota Kristof. Elles disent ne pas vouloir prendre de risques. Alors que moi, c'est vrai, je ne me pose jamais cette question, je me mets en situation d'assumer mes choix de bibliothécaire. C'est la raison pour laquelle par exemple elles n'ont pas souhaité que *Frère*[3] fasse partie des livres des 4e 3e parce qu'elles s'étaient arrêtées à une scène d'amour homosexuel et cela occultait tout le reste, alors que moi, la scène, je l'avais complètement oubliée et qu'il me semblait que c'était un livre vraiment fort, bien au-delà de la question

de l'homosexualité, qu'on ne pouvait pas le réduire à ça… C'est un livre à mon avis tellement complexe et riche, à la fois sur la difficulté d'être soi-même, la construction de l'identité, le rapport à la mort, sur la singularité de la personne, où ce qui m'avait d'abord frappée c'est la place que tient l'écriture, à la fois dans le sujet et la forme du livre (le dialogue, au-delà de la mort, à travers un journal).
Quand on veut défendre un livre comme celui-là, il faut pas mal de conviction et un argumentaire pour démontrer pourquoi ce livre-là est incontournable et pourquoi on a envie de le donner à lire aux jeunes. Je pense que justement dans une ville comme celle d'Orly, où on prétend que les jeunes ne sont pas bons lecteurs, il faut leur donner des livres forts, des livres essentiels, des livres qui ne sont pas convenus, des livres écrits avec nécessité par l'auteur. Et je crois que, quand on fait un travail d'analyse de la production, on voit très bien quels sont les livres convenus, qui sont fabriqués, sur un thème, et ceux qui sont authentiques, qui ont une véritable raison d'être pour l'auteur, avec toutes les qualités de forme.
Il y a donc tout un travail d'argumentation, pour convaincre : et c'est là qu'on déploie une analyse « critique ».

F.B. : Est-ce que c'est la même démarche pour d'autres pratiques ? Est-ce que vous faites une sélection ?
M.C. : Oui, une sélection annuelle, qui implique un travail d'écriture. Elle sert de référence surtout pour les adultes. On a aussi, dans le journal de la ville, une page qui est réservée à la présentation des livres où nous faisons la promotion des livres que nous avons envie de mettre en valeur.
On organise une exposition-vente de livres en direction des parents. C'est une petite manifestation autour de 100-150 titres, mais ce sont des moments d'échanges plus personnels et c'est une occasion de promouvoir tel ou tel auteur ou illustrateur… L'an passé deux artistes étaient invités : Malika Doray et Ianna Andreadis pour parler de leur travail, et présenter leurs livres.

F.B. : Le travail autour des expositions est-il mené dans le même sens ?
M.C. : À mon avis c'est la même démarche sauf qu'à travers l'exposition, c'est comme si d'un seul coup les œuvres étaient ouvertes, elles étaient premières. La dernière exposition importante qu'on a eue c'est celle de Paul Cox où ce qui se passe dans ses livres, le rapport entre le monde aléatoire de la création, le jeu sur le mot et le sens était mis directement en scène. Dans *Ces nains portent quoi ?* il y a le jeu sur la langue… et pour la bibliothèque il a créé un arbre à pensées, un arbre rouge. Comme l'exposition s'appelait : « travaux d'hiver et variés » c'était un arbre où les feuilles étaient remplacées par des mots qu'il avait choisis pour construire, réveiller le sens, inventer comme des cadavres exquis, des propositions saugrenues, jouer avec les mots, avec les idées… Avec le livre on peut être deux ou trois à le regarder ensemble. Là d'un seul coup, d'une façon évidente, le travail de création se déploie dans l'espace, il est directement lisible.

F.B. : Et les rencontres ?
M.C. : Ce que je trouve important dans la ville, c'est que la rencontre avec les artistes contemporains ou les écrivains, les conteurs, soit quelque chose à la fois de régulier et qui va de soi.
Le fait qu'un artiste vienne présenter son travail, permet une sorte de cristallisation. Il y a une attente du public, qui se crée

au fur et à mesure, qui est comme une promesse de plaisir, de découverte. Mais, pour que ça puisse passer, ça demande une connivence : il fallait avoir une connivence avec l'univers de Carll Cneut pour l'interroger directement en public sur son travail. C'est la même chose avec Paul Cox, ce n'est pas quelqu'un qui parle si facilement, il faut l'interroger, de manière à faire apparaître le questionnement qu'il y a derrière sa création. Donc ce qui revient aux bibliothécaires, c'est de choisir des artistes dont l'œuvre est suffisamment riche et diverse pour qu'on puisse l'appréhender sous des angles différents.

Les rencontres à la bibliothèque sont aussi bien attendues par les adultes, les parents, que les enfants. Quand Dominique Darbois est venue pour l'exposition « Les Enfants du monde », il y avait un public enfants et adultes mélangés. J'aime permettre dans la bibliothèque ces rencontres de toutes les générations. Les adultes s'intéressent en tant que personnes aux œuvres qui sont présentées. Ça valorise complètement ce qu'on dit destiné aux jeunes : je me rends bien compte, à travers les choix que nous faisons, que ces rencontres autour des artistes, autour des écrivains, autour des conteurs, intéressent autant les adultes que les enfants. Chacun y trouve nourriture pour soi-même et c'est une façon de mettre en valeur les créateurs. Quand Anne-Lise Grobéty est venue parler du *Temps des mots à voix basse,* elle a été extrêmement sensible au fait qu'il y ait beaucoup d'adultes, des femmes qui n'ont pas forcément lu le livre, mais qui l'ont écoutée avec une attention qui l'a touchée et auxquelles elle voulait s'adresser aussi.

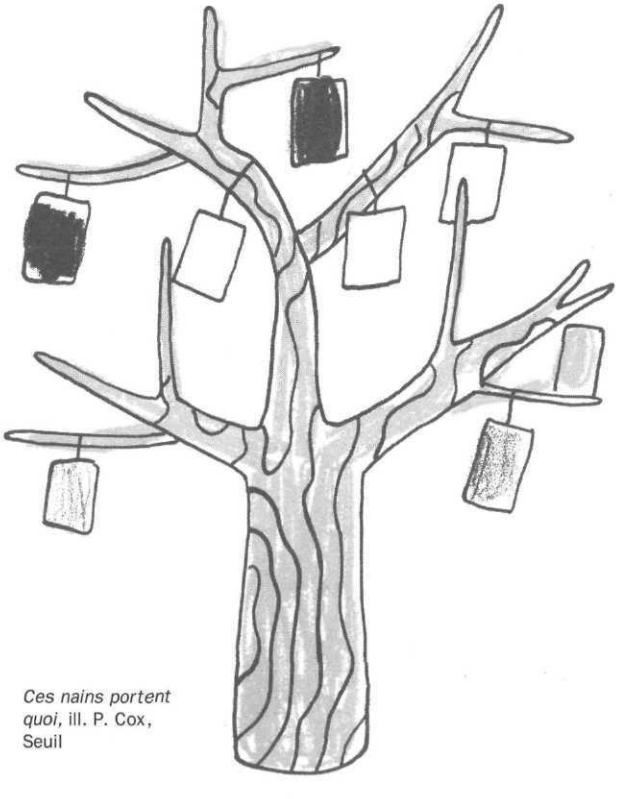
F.B. : À quoi ça sert la critique ?

M.C. : Ça sert à faire que le livre trouve son chemin vers les lecteurs et que ces lecteurs soient le plus diversifiés possible. Les jeunes et leurs parents… et ça aboutit à quoi ? À la découverte de ces images, de ces textes-là. Il n'y a pas d'autre finalité.

1.Elli Kronauer : *Ilia Mourmietz et le rossignol brigand* ; *Aliocha Popovitch et la Rivière Saphrate* ; *Sadko et le tsar de toutes les mers océanes* ; *Soukmane fils de Soukmane et les fleurs écarlates* ; *Mikhaïlo Potyk et Mariya la très-blanche mouette,* L'École des loisirs, Médium.

2. Silvana Gandolfi : *Un Chat dans l'œil,* L'École des loisirs, Médium.

3. Ted Van Liehsout : *Frère,* La Joie de lire



Ces nains portent quoi, ill. P. Cox, Seuil

UN ARBRE AVEC DES FEUILLES SUR LESQUELLES SONT ÉCRITS DES POÈMES,